REVUE SPIRITUALISTE

JOURNAL MENSUEL

PRINCIPALEMENT CONSACRÉ

A L'ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'AME

A LA

DÉMONSTRATION DE SON IMMORTALITÉ

et à la remise en lumière
des vérités de la religion universelle

(Philosophie et exégèse religieuses, manifestation des Esprits, magnétisme, thaumaturgie, sciences occultes, prophéties, théosophie, cosmogonie, ontologie, pneumatologie, psychologie, philosophie de l'histoire, etc., etc.)

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SPIRITUALISTES

Et publié par

Z. J. PIÉRART

EX-RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DU MAGNÉTISME

Membre de diverses Sociétés savantes

Tome VI. — 3e Livraison

PARIS

BUREAUX : RUE DU BOULOI, 21

1863

La Revue spiritualiste forme chaque année un volume, avec table raisonnée, renfermant douze livraisons.

Chaque livraison renferme le plus souvent un article de fonds, polémique, controverse ou déclaration de principes, sur une question pendante ou actualité spiritualiste quelconque.

Ensuite viennent des études et théories, des analyses particulières d'ouvrages sur les matières que le Journal embrasse, études, théories et analyses dans lesquelles sont envisagés les doctrines et les faits actuels ou passés qui se rattachent au spiritualisme ou aux sciences occultes.

En troisième lieu figurent les faits, expériences et variétés spiritualistes avec les commentaires et explications qui sont jugés nécessaires. Parmi les faits communiqués on accueille de préférence tous ceux qui portent une garantie de leur authenticité, telles que la signature de celui qui les met au jour, et l'indication des circonstances de temps et de lieu suffisantes pour qu'on puisse recourir aux sources et constater la vérité du fait.

Çà et là, le Journal donne la biographie de quelque individualité spiritualiste célèbre, contemporaine ou prise dans l'histoire.

Parmi les manifestations médianimiques et les phénomènes psychiques que se propose d'examiner la *Revue spiritualiste*, figurent ceux des tables tournantes et parlantes, les communications directes ou indirectes des Esprits, les apparitions, les miracles, les visions, les possessions, le somnambulisme, l'extase, la prévision, la prophétie, le pressentiment, la seconde vue, la vue à distance, la divination, la pénétration, la soustraction de pensée, les différents procédés de la magie, et en général tout ce qui est du domaine des sciences dites *occultes*.

Tout abonné a le droit d'assister quatre fois aux conférences et à des expériences qu'offre chez lui le directeur de la REVUE.

Le prix de l'abonnement est de **10 fr.** pour Paris; de **12 fr.** pour la province et l'étranger, et de **14 fr.** pour les pays d'outre-mer — On peut s'abonner pour six mois en payant moitié du montant de l'abonnement. *On s'abonne à Paris, au bureau du* JOURNAL, rue du Bouloi, 21. — Le prix des trois précédentes années est le même. — Les volumes de l'année 1858 se payent 20 fr.

— *Dans les départements, en envoyant un mandat obtenu par l'entremise des facteurs ruraux ou les directeurs de poste.* — *Les librairies, les bureaux de messageries, les maisons de banque à l'étranger, se chargent de l'envoi du montant des abonnements.* — *Les correspondants du Journal à l'étranger où on peut s'abonner sont: pour la* Hollande, *M. Revius, major de l'armée néerlandaise, à la Haye; pour la* Suisse, *M. Kasperowski, rue du Tiraillet, à Genève; pour les* États Sardes, *M. le Dr Gatti, à Gênes; pour l'*Espagne, *MM. Bailly-Baillière, 11 calle del Principe, à Madrid; pour l'* Angleterre, *M. Baillière, libraire, 219, Regent street, à Londres; pour les* États-Unis d'Amérique, *MM. Coppens et Hébert libraires, rue de Chartres, 56, à New-Orléans; pour le* Bas-Canada, *M. Desjardins, rue Saint-Vincent, 13, à Montréal.*

Il est fait aux libraires une remise de 10 p. 100 sur le montant de l'abonnement. — Tous les abonnements partent de la 1re ou de la 7e livraison inclusivement. — Aux personnes qui s'abonnent dans le cours de l'année on envoie les livraisons arriérées à partir de la livraison qu'ils choisissent pour point de départ de l'abonnement, et selon qu'ils s'abonnent pour un an ou six mois.

Prix du numéro par la poste.	1 fr. 50
Au bureau du Journal et chez les libraires.	1 fr. 25

On peut payer en timbres-poste. — Les lettres non affranchies sont refusées

REVUE SPIRITUALISTE

ANNÉE 1863. — 7e LIVRAISON.

LA GRANDEUR ET LA RAISON D'ÊTRE ACTUELLE DU SPIRITUALISME.

(Traduit du *Banner of Light.*)

Sujet tiré de *Douze Messages*, par l'Esprit de John Quincy Adams; Médium Joseph D. Stiles.

L'Esprit raconte son entrée dans la vie ultra-terrestre, puis il ajoute :

Les scènes délicieuses qui m'apparurent à mon entrée dans le monde des Esprits ne ressemblaient en rien à ce que j'attendais, à ce que j'avais imaginé. J'avais bien cru que la vie future comportait de pures joies, que les liens rompus sur terre seraient renoués au ciel pour n'être plus jamais brisés par le « sombre archer; que le pionnier de la vérité, celui qui la défend et la propage au milieu des plus rudes épreuves et des persécutions, devait y trouver un asile de paix et de repos pour son âme fatiguée..... » Mais je n'espérais pas qu'il me serait permis d'errer à plaisir dans les vastes « domaines du Seigneur », d'y cueillir des fleurs parfumées et perpétuelles, aussi réelles pour l'esprit que le sont celles de la terre pour les mortels ; je ne croyais pas

qu'il me serait donné d'entendre encore les suaves mélodies d musiciens ailés, dont le gazouillement joyeux avait ravi pl d'une radieuse matinée de mon existence corporelle.

De temps immémorial le genre humain a cherché des notion plus certaines sur la vie ultra-mondaine, quelque chose de plu naturel que ce qu'il glane çà et là dans les symboles et les do mes du passé. Les théologies diverses, leurs croyances querel leuses et contradictoires, loin de satisfaire aux besoins et au aspirations de l'Esprit, n'ont servi qu'à le plonger dans un froi et désolant scepticisme.

Que de souhaits et de prières n'a-t-on pas adressés à Die pour qu'un ami pût revenir du monde inconnu et redouté parle aux hommes de l'immortelle vie! leur en parler de manière à lever tous les doutes, à détruire toutes les craintes touchant la continuité de l'existence individuelle et la réunion avec les bien aimés disparus. *Love-ascended !*

L'histoire atteste les profondes préoccupations des enfants de la terre sur le grave et important sujet de l'immortalité. Ce sujet fixe l'attention des hommes de génie et des sages de tous les temps, et les plus hautes intelligences du monde théologique ont mis tout leur talent à élucider à la satisfaction générale la plus grande (*mightiest*) question du siècle : *l'éternité de l'âme!*

Mais leurs définitions ne peuvent satisfaire l'humanité, elles ne répondent pas aux pressantes interrogations de l'esprit humain. L'antagonisme des diverses églises, leurs perpétuelles divisions, jettent la confusion dans les âmes, et cet état de choses n'est propre qu'à faire naître et à fortifier chez la plupart la sombre croyance au néant. Les diverses églises n'ont donc pas appris à suppléer les besoins spirituels du monde. Leur principal but a été, est encore (quoiqu'à un degré moindre, j'aime à le constater) de créer des sectes exclusives. Elles ont écarté les deux principaux traits du christianisme hors desquels il est sans valeur : l'universelle paternité de Dieu, l'universelle fraternité des hommes! Toute institution qui, en morale *ou en prati-*

e, désavoue ces deux principes cardinaux ou colonnes de la ligion chrétienne, est impuissante pour le bien.

Je n'ai pas l'intention de condamner l'Eglise ni de blâmer ux « qui se blottissent encore dans son giron », *those who still ing to the skirt of her garements*. Je reconnais à chacun droit de penser et d'agir à sa guise quand il est sincère et u'il ne fait pas d'hypocrisie, me contentant de réclamer pour oi la même immunité. La liberté de penser, de parler et d'a-ir, nous est léguée par l'Auteur de tout bien, et nul ne doit la vir à autrui. Elle est donnée à tous sans distinction, et celui-là èche contre le Très-Haut qui l'abdique ou n'en use pas.

Il y a du bon et du vrai dans toutes les institutions, dans tou-es les sectes. L'Eglise compte parmi ses membres des hommes lont le grand cœur palpite des plus nobles sentiments, et chez esquels les bonnes œuvres jaillissent comme de source. Ceux-à sont trop éclairés pour se plier aux étroites doctrines de leur rthodoxie et à tant de dogmes surabondants. Ils aiment l'huma-ité entière pour l'amour d'elle-même, et ils voudraient fonder ne Eglise puissante et universelle comme la Divinité, où tous iendraient, fraternité sainte, s'agenouiller devant le Père com-nun !

Il y en a aussi quelques-uns assez consciencieux pour affir-ner hautement ce qu'ils sentent être la vérité, et pour stigmati-er l'erreur, n'importe où elle se trouve. L'amour de la justice st assez puissant chez eux pour leur faire braver l'opposition iolente et intolérante qui leur est faite. Comme ils attaquent urtout l'injustice, qu'on n'ose pas toujours défendre ouverte-nent, ils marchent intrépidement à la défense de la vérité, et léjouent parfois les viles machinations de l'erreur. Ceux-là, 'ayant à cœur que le bonheur de l'humanité, s'élèvent au-des-us des préjugés de secte. Ecartant les dissidences théologiques, ls réduisent l'enseignement religieux aux préceptes si glorieu-ement mis en relief par Jésus. Leur but est de créer l'unité en-re les éléments épars de la famille humaine, et de les grou-

per enfin au moyen d'un aimant suprême : l'amour fi ternel.

Mais telles ne sont pas les dispositions de la grande major des différents clergés ; telles ne sont point les doctrines de l glise catholique, et c'est à elle que nous avons affaire. Non-se lement elle amoindrit l'esprit du christianisme et le sens de spiritualité, mais elle ne se tient même pas au niveau des pr grès de la civilisation ! Elle a failli de la manière la plus co plète à satisfaire les vœux légitimes, les espérances de l'E prit.

L'humanité demande quelque chose de plus conforme a idées du siècle, et elle l'obtiendra malgré les résistances ceux qui voudraient la retenir dans les ténèbres de symbol surannés et intolérants.

Est-ce à dire, intelligent lecteur, que nous *désespérions* d'u réforme complète, même dans cette citadelle des idées rétr grades et des préjugés ? Non ! Un tel mot n'existe pas dans vocaculaire du monde spirituel. Déjà l'Eglise a commencé à s couer sa léthargie ; elle sent les nécessités d'une action plus d cisive et plus complète de sa part sur les hautes questions so levées par le rapide progrès des lumières. Elle se rend bie compte de la présente révolution du sentiment religieux et la position qui lui est faite en sa qualité de corps représenta ce sentiment ; elle comprend que pour vivre il faut qu'elle se pu rifie de tous ses dogmes vieux et stériles, et qu'elle entre fra chement dans le sentiment libéral et tolérant.

Le spiritualisme, comme un ange de paix, de miséricorde de bonne volonté, descend sur terre les mains pleines de joyau ses bénédictions pour aider à la grande révolution qui se pr pare. Il entre dans l'Etat, dans l'Eglise, dans la nation, pén trant peu à peu tous les coins et recoins sombres de son i fluence régénératrice. Ce n'est ni une nouvelle philosophie, une nouvelle religion, si je puis m'exprimer ainsi ; c'est un chose aussi ancienne que l'univers, aussi éternelle que son divi

Architecte! Cela s'infuse lentement, imperceptiblement, mais sûrement, dans l'éternelle nature de l'homme, pour assouplir, épurer, développer chaque élément, pour amener la créature à comprendre enfin sa véritable condition comme enfant de ce Père infini « qui tient à nous tous, sous le double rapport de Père et d'Ami ».

L'ardeur avec laquelle les enfants de la terre se sont emparés de cette lueur vraiment progressive (*unfolding light*) montre clairement le besoin et le désir de savoir sur l'avenir plus que ce que l'Eglise peut ou veut donner. Les hommes ont navigué trop longtemps sur une mer agitée d'incertitudes et de mépris, jetés çà et là par des flots tumultueux, sans savoir vers quel port ils dérivent, ni même où ils finiront par aborder.

Je puis attester qu'il n'est pas de croyance ou de philosophie dont l'aurore ait jamais été saluée avec plus d'enthousiasme, qu'on ait embrassée avec plus d'empressement, ou qui ait trouvé des adeptes plus sincères dans un espace de temps égal à celui qui s'est écoulé depuis que la communion céleste est révélée au monde.

Cette communion répond aux aspirations les plus ambitieuses de l'homme; elle ouvre le ciel à ses regards pour le convaincre que ses habitants immortels sont des témoins constants des actes accomplis dans le corps, et qu'ils exercent même une sainte et salutaire influence sur la vie terrestre.

Le spiritualisme a maintenant atteint un tel degré d'extension, il compte dans ses rangs une si grande partie de la classe éclairée et intelligente, que nulle pression extérieure ne peut désormais affecter ni retarder sa marche ascendante. Il a jeté ses profondes et durables racines dans les cœurs, et le Tout-Puissant seul pourrait maintenant enrayer son progrès.

Dans l'ordre naturel des événements, la philosophie des relations célestes est « destinée » à devenir la foi universelle. Un sujet qui touche de si près aux destinées humaines, qui est si étroitement enlacé à tous les fils de chaque existence, ne peut

être longtemps tenu en arrêt (*at a stand-still*); mais il doit, par une progression ferme, grandir au point d'embrasser l'humanité entière dans sa céleste étreinte.

L'expérience des derniers huit ou dix ans le démontrait victorieusement. Dès son apparition, le spiritualisme eut des adeptes en grand nombre, qui le regardèrent comme la plus chère espérance de leur vie. Depuis lors, des milliers, que dis-je ! des millions plutôt ont accepté ses divins préceptes, non pas seulement dans le sens d'une croyance de convention, mais pour mettre ces préceptes en pratique dans les actes de leur vie, montrant ainsi que la morale n'est excellente qu'autant qu'elle se traduit en nobles pensées, en vertueuses actions. Le spiritualisme est entré sous le chaume des pauvres comme dans les palais des grands ; tous ont senti sa sainte influence, *hallowing*.

Le juge, le sénateur, l'homme d'état, le roi, ont, l'un comme l'autre, subi son pouvoir sympathique et se sont inclinés devant sa divine origine ! Il s'est aussi glissé à petit bruit derrière les retranchements des préjugés de secte et du fanatisme, enlaçant de ses replis délicats la sombre et hideuse forme de l'erreur, laquelle se débat en vain dans ses anneaux devenus de plus en plus étroits.

On a déjà essayé de briser, d'annihiler le naissant édifice. Le bras puissant de l'obscurantisme se lèvera encore pour le pulvériser, s'il est possible. Mais a-t-on réussi, réussira-t-on dans ces tentatives insensées ?... Lorsqu'une pierre se détache de la base, vingt autres accourent comme poussées d'elles-mêmes pour étayer et parfaire le monument de l'avenir. Les spiritualistes ne sont plus une chétive minorité. Le nombre restreint de ceux qui défendent et propagent la divine doctrine plus ou moins ouvertement dans le monde ne sont en aucune façon la seule et plus positive évidence de sa croissante popularité. La consolante doctrine pénètre au cœur même de la société, qui le remue profondément, en portant la conviction dans maints esprits peu disposés encore à en convenir à la face du monde. Des

millions d'âmes surveillent avec sollicitude les progrès de la doctrine des Esprits, en faisant tout bas des vœux pour son succès, craignant seulement que ce ne soit « trop beau pour être vrai », *too good to be true.*

LE MERVEILLEUX EN ORIENT ET EN EUROPE,

FAITS DIVERS FRÉQUEMMENT CONSTATÉS.

(2e article.)

—

Nous avons rapporté dans notre dernière livraison divers faits extraordinaires constatés par les voyageurs européens qui se sont rendus aux Indes et au Thibet. Mais, comme nous l'avons dit, ces faits ne sont pas particuliers à ces seules contrées, quoique cependant ils y arrivent plus fréquemment, qu'ils y soient plus répandus qu'ailleurs. Nous avons promis d'en faire connaître d'autres qui se passent dans notre Europe ou dans des contrées moins éloignées de nous, comme en Algérie, en Asie Mineure, en Égypte et en Perse. Pour ce qui est de ceux de ces derniers pays, nous ne pouvons mieux faire que de rapporter les passages du *Voyage en Asie* de M. le comte A. de Gobineau, ambassadeur de France en Perse, un écrivain rationaliste, mais sincère et bon observateur, qui, bien qu'il ne puisse comprendre ni expliquer les choses étranges qu'il a vues ou qui lui ont été parfaitement attestées, ne s'est pas moins cru obligé de les rapporter. Voici tout d'abord ce que nous lisons à la page 26 de son livre :

. . . .

« Si j'étais resté au Caire, j'aurais voulu connaître quelques-uns des faiseurs d'or qui restent dans la ville, et plus encore quelques-uns des magiciens qui y abondent, car le Caire est tout à l'entrée de l'Afrique et les nécromants maugrabins n'y

manquent pas. J'ai ouï dire qu'il y en avait de très-habiles. Plu tard, en Perse, on m'a confirmé cette assertion, ce qui augmenté mes regrets de ne pouvoir en juger moi-même.

« Nous rencontrâmes une fois un des psylles du pays, au dé tour d'une ruelle qui ne dépassait pas trois pieds. Les maison étant très-hautes, une ombre épaisse remplissait l'espace. L psylle était appuyé contre le mur, d'un air morose et menaçant c'était un homme de race copte. Il tenait sa science de loin, et mystérieux comme elle, il portait dans les yeux quelque chos d'aussi malfaisant que le venin qu'il avait appris de ses pères à dérober aux reptiles. Un long serpent de hideux aspect étai replié sur le sol à ses pieds, et rampait devant lui, semblant flairer l'air ou chercher des forces pour s'élancer. Par moments il se dressait et se tenait droit sur sa queue. Deux femmes fellahs, épouvantées, s'étaient reculées et collées contre le mur, et poussaient des cris perçants. Le psylle, sans changer d'attitude, les regardait en dessous avec un sourire équivoque. Il semblait jouir de sa puissance. Mais on lui commanda de reprendre son dangereux compagnon ; il étendit la main avec des précautions nécessaires ou affectées, il le cacha dans sa robe. Cet homme était comme un débris de l'antique Égypte, c'est-à-dire du mauvais côté de la nation disparue. »

Les écrivains grecs et latins ont aussi parlé de ces psylles de l'Afrique septentrionale, mais en y croyant parfaitement, sans expression dubitative aucune.

Plus loin, page 251, M. le comte de Gobineau, à propos de Kaschan, ville de Perse, dit que c'est la ville favorite et comme la capitale des scorpions. « En aucun pays de la Perse il ne s'en trouve autant. Ces insectes venimeux habitent dans tous les murs, y sortent de dessous toutes les pierres, à moins qu'on n'emploie des moyens particuliers pour s'en débarrasser. Ainsi le gouverneur nous montra une maison qu'il venait de faire construire ; elle était fort belle, très-élégante et très-bien entendue ;

mais son principal mérite consistait en ce que les quatre coins avaient été soumis à un enchantement d'une telle force, que jamais les scorpions ne pouvaient y pénétrer sans qu'on le voulût. »

Après avoir raconté comment les habitants expliquent l'origine miraculeuse de la présence de tant de scorpions à Kaschan, et comment un saint ascète du pays enseigna un talisman capable d'en préserver les habitations, M. de Gobineau ajoute :

« Ce fut un homme utile à son pays, sans nul doute, que celui qui combina un charme capable de défendre l'accès d'un logis à ces bêtes hideuses ; mais il a été dépassé par l'inventeur du moyen de rendre inoffensif leur venin mortel.

« On nous amena un de ces sorciers ; il avait très-mauvaise mine, soit dit en passant, et plutôt l'air d'un grand coquin que d'un bienfaiteur de l'humanité ; mais enfin, le Ciel l'ayant ainsi fait, peut-être n'en valait-il ni mieux ni pis.

« On lui apporta des scorpions noirs et des scorpions blancs. Il se mit à jouer avec eux et nous les montra suspendus en grappes à ses doigts. Ensuite il se fit piquer au visage. Puis, passant à quelque chose de mieux, il tira d'une boîte une *pholange* : c'est une énorme et horrible araignée qu'on nomme *rotayl* dans la langue du pays, et dont la piqûre est toujours très-mauvaise et quelquefois mortelle ; et il se fit mordre encore par cette bête.

« Nous levâmes la séance, enchantés de ses talents, mais rassasiés de tout ce monde-là. »

Page 33. « Parmi diverses catégories de dévots dans la Perse, il s'en est formé une dans la partie orientale, depuis une centaine d'années tout au plus, qui a pour prophète un certain Seyd-Khayr-Oullah, qui se donne pour une incarnation de la Divinité. Lorsqu'il devient vieux et que les infirmités commencent à le fatiguer, il réunit ses disciples et leur annonce qu'il va rajeunir, et qu'ils aient à ne pas s'étonner en le voyant apparaître sous une forme qui n'est pas commune.

« Ayant ainsi prémuni son monde contre toute surprise, il

entre dans un caveau où il fait disposer d'avance un bain d'eau-forte; il plonge dans la cuve, et au bout de quelques instants les fidèles restés en dehors, occupés à prier, voient sortir de là un très-jeune homme, qui n'est autre que le Seyd-Khayr-Oullah transformé.

« Depuis sa première incarnation ici-bas, ce personnage a déjà changé deux fois de corps. »

Plus loin, page 352, parlant des nossayris, une des principales sectes de la Perse, M. de Gobineau dit : « On conserve en différents endroits des objets ayant appartenu à des *pyrs* (saints hommes que les nossayris prennent pour modèles ou patrons), et ces témoins de l'existence de personnages si vénérés inspirent un grand respect. J'ai connaissance, entre autres, d'un *tapis* et d'un *bonnet* honorés d'une ferveur extrême. On les visite avec dévotion, et chacun d'eux a sa légende. On en a obtenu des miracles à différentes reprises.

« Mais, autant que j'ai pu m'en assurer, les fidèles ne regardent pas ces objets comme pouvant à eux seuls produire des effets contraires à l'ordre ordinaire de la nature ; il faut encore que la puissance latente qui existe en eux soit mise en mouvement par la sainteté de celui qui l'invoque. — Ainsi on raconte qu'il y a peu d'années un saint vénéré dans toute la Perse a pu contrarier une inondation et fait rentrer un fleuve dans ses limites en étendant le TAPIS dont j'ai parlé plus haut sur les flots débordés, et en s'asseyant dessus. Il fut porté ainsi quelque temps sur la face des ondes, puis tout s'apaisa et rentra dans le repos.

« Le BONNET n'accomplit pas des prodiges moins étonnants : posé par un saint sur la tête d'un homme qui vient d'expirer, il rappelle immédiatement le mort à la vie...

« Tout le monde en Perse, et les musulmans aussi bien que les autres, raconte avec foi des faits surprenants, dont voici quelques-uns :

« On allume un vaste brasier au milieu d'une chambre, et ıdis qu'un musicien joue du *târ* ou du petit tambour appelé *mbeck*, le nossayri s'approche du foyer en flamme; il s'agite, s'exalte, il élève les bras et les yeux vers le ciel avec des ntorsions violentes; puis, quand il est tout à fait surexcité que la sueur lui coule sur le visage et sur tout le corps, il isit un charbon ardent et le place dans sa bouche en souf- ınt de façon que les flammes lui sortent par le nez. Il n'en rouve aucun mal. Puis il s'assied au milieu du feu, les flammes ontent le long de sa barbe et le caressent sans l'entamer. Il est ı milieu de l'incendie, et sa robe ne brûle pas; enfin il se ıuche sur la braise, et il n'en éprouve aucune atteinte.

« D'autres descendent dans un four de boulanger en pleine mition, y restent autant de temps qu'ils jugent convenable, t en sortent sans accident.

« Ce que ces seyds peuvent à l'égard du feu, d'autres le pra- quent à l'égard de l'air. Ils peuvent se précipiter, eux, leurs nfants et leurs femmes, du haut des rochers, sans que la ıute leur cause aucune douleur, de quelque élévation qu'ils ient tombés.

« Non-seulement, je le répète, des nossayris m'ont affirmé ous ces faits avec une foi profonde, mais des musulmans ont rétendu en avoir été les témoins sans pouvoir les expliquer...

« Voici comment un *pyrzadeh* ou descendant d'un *pyr* s'y est ris pour m'expliquer des choses si extraordinaires : « Puisque, dit-il, dans la nature tout est Dieu, tout aussi recèle, d'une manière latente, à la vérité, mais certaine, la plénitude de l'omnipotence. Pour la faire apparaître et mettre en œuvre, il suffit de la foi; or, plus la foi sera intense et complète, plus les effets obtenus seront merveilleux. Ce n'est pas seulement de l'air et du feu qu'on peut tirer des prodiges, mais des objets en apparence les plus méprisables. Si l'on veut contraindre quoi que ce soit à mettre sa vertu intérieure en action, il suffit d'y appliquer l'instrument irrésistible de la foi, et alors

« rien n'est impossible. » Telles sont, dans leur ensemble, les idées des nossayris. »

Un grand nombre de voyageurs ont, de même que le comte de Gobineau, parlé des faits merveilleux qui se passent en Perse aussi bien que dans tout l'Orient. Mais il serait trop long de les citer tous. Nous nous sommes bornés aux extraits qu'on vient de lire, attendu qu'ils émanent de la plume d'un écrivain honorable, peu porté à la crédulité, et avant tout sincère et bon observateur. Il ne parle pas de faits anciens, mais de faits actuels, souvent répétés, dont la vérification est facile. En voici du reste d'autres de cette nature qui se passent fréquemment dans une contrée plus rapprochée de nous.

Dans ses *Souvenirs de voyages en Asie Mineure et en Syrie*, publiés en 1858 (Paris, Michel Lévy), Mme la princesse de Belgiojoso rapporte les faits suivants observés par elle-même, en 1852, chez les derviches d'Angora :

« Un beau matin qu'étendue sur mon divan, je tâchais, mais en vain, de secouer l'engourdissement et la migraine causés par la fumée de charbon qui sortait d'un poêle de fonte et circulai dans ma chambre close, je vis entrer un petit vieillard à manteau blanc, à barbe grise, à bonnet pointu de feutre gris entouré d'un turban vert, à l'œil vif et à la physionomie aussi bienveillante que naïve. Ce vieillard s'annonça comme le chef d certains derviches faiseurs de miracles que le grand muph m'envoyait, afin de me faire assister à leurs opérations. Je m confondis en remercîments, et me déclarai prête à assister a spectacle qui m'était offert. Le petit vieillard entr'ouvrit la porte fit un signe, et reparut aussitôt, suivi de ses disciples.

« Ils étaient au nombre de huit, et il est certain que, si je les euss rencontrés pendant mon voyage, au coin d'un bois, leur appa rition m'eût causé peu de plaisir. Leurs vêtements en lambeau leurs longues barbes incultes, leurs visages pâles, leurs form émaciées, je ne sais quoi de féroce et de hagard dans les yeu

tout cela contrastait singulièrement avec le rond et frais visage de leur chef, sa physionomie ouverte et souriante et son costume passablement coquet. Les disciples, en entrant, se prosternèrent devant lui, me firent un salut de politesse et s'assirent à distance en attendant les ordres du petit vieillard, qui, de son côté, attendait les miens. J'éprouvais un certain embarras qui eût été encore bien plus pénible si la séance à laquelle j'allais assister eût été provoquée par moi. J'en étais, par bonheur, parfaitement innocente, et cette pensée me donnait un peu d'aplomb; mais je n'osais pas faire le signal de commencer... je ne savais encore quoi. Je m'attendais à une scène de grossière imposture à laquelle je serais forcée d'applaudir par politesse, et dont je devais me montrer la dupe par bienséance. Mon amour-propre n'était nullement en jeu; mais je craignais d'une part de ne pas bien jouer mon rôle, et de l'autre, je l'avoue, ma conscience de civilisée était quelque peu alarmée.

« Je fis servir le café pour gagner du temps, mais le chef seul accepta. Les disciples s'excusèrent, alléguant la gravité des épreuves auxquelles ils allaient se soumettre. Je les regardai: ils étaient sérieux et impassibles comme des hommes qui attendraient la visite d'un hôte ou plutôt d'un maître révéré. Après un court silence, le petit vieillard me demanda si ces enfants pouvaient commencer, et je répondis que cela ne dépendait que d'eux seuls. Prenant ma réponse pour un encouragement, le vieillard fit un signe, et l'un des derviches se leva. Il alla d'abord s'agenouillller devant le chef et baiser la terre. Celui-ci imposa les mains sur sa tête comme pour lui donner sa bénédiction, et lui dit à voix basse quelques mots que je n'entendis point. Se relevant alors, le derviche quitta son manteau, sa fourrure de poil de chèvre, et recevant d'un de ses confrères un long poignard dont le manché était garni de sonnettes, il vint se placer debout au milieu de l'appartement. Calme d'abord et recueilli, il s'anima par degrés sous le coup d'une action intérieure. Sa poitrine se souleva, ses narines s'enflèrent, et ses

yeux roulèrent dans leurs orbites avec une singulière rapidité. Cette transformation était accompagnée et aidée sans doute par la musique et les chants des autres derviches, qui, ayant débuté par un récitatif monotone, passèrent bientôt aux cris et aux hurlements cadencés, auxquels le battement régulier et pressé d'un tambourin imposait une certaine mesure. Lorsque la fièvre musicale eut atteint son paroxysme, le premier derviche leva et laissa retomber successivement le bras qui tenait le poignard, sans paraître avoir la conscience de ces mouvements, et comme mû par une force étrangère. Un tressaillement convulsif parcourut tous ses membres, et il mêla sa voix à celle de ses confrères, qu'il réduisit bientôt à l'humble rôle d'accompagnateurs. tant ses cris dépassaient les leurs. La danse se joignit à la musique, et le derviche protagoniste exécuta des bonds si prodigieux, tout en continuant son hymne d'énergumène, que la sueur ruisselait sur son torse nu.

« C'était le moment de l'inspiration. Brandissant le poignard qu'il n'avait jamais quitté et dont la moindre secousse faisait résonner les mille grelots, il tendit le bras en avant; puis, le repliant soudainement avec force, il s'enfonça le fer dans la joue, si bien que la pointe en sortit dans l'intérieur de la bouche. Le sang se fit jour aussitôt par les deux ouvertures de la plaie. et je ne pus retenir un mouvement de la main pour faire cesser cette scène horrible.

« Madame veut voir de plus près? » dit alors le petit vieillard, qui m'observait attentivement. Faisant signe à l'exécutant d'approcher, il me fit remarquer que la pointe du poignard avait bien réellement traversé les chairs, et il ne se tint pas pour satisfait qu'il ne m'eût forcé à toucher du doigt cette pointe.

« Êtes-vous convaincue que la blessure de cet homme est réelle? me dit-il ensuite.

« Je n'en doute nullement, répondis-je avec empressement.

« C'est assez, mon fils, reprit-il en s'adressant au derviche,

qui était demeuré pendant l'examen la bouche ouverte, remplie de sang, et le fer dans la blessure. Allez-vous guérir.

« Le derviche s'inclina, retira le fer, et, s'approchant d'un de ses confrères, il s'agenouilla et lui présenta sa joue, que celui-ci lava à l'extérieur et à l'intérieur avec sa propre salive. L'opération ne dura que quelques secondes; mais lorsque le blessé se releva et se tourna de notre côté, toute trace de blessure avait disparu.

« Un autre derviche se fit, avec la même mise en scène, une blessure au bras, qui fut pansée et guérie par le même moyen. Un troisième m'effraya : il était armé d'un grand sabre recourbé qu'il prit à deux mains par les deux extrémités, et, s'en étant appliqué la lame du côté concave sur le ventre, il l'y fit entrer en exécutant un léger mouvement de bascule. Une ligne couleur de pourpre se détacha aussitôt sur cette peau brune et luisante, et je suppliai le vieillard de ne pas pousser les épreuves plus loin. Il sourit, et m'assura que je n'avais encore rien vu, que ce n'était là que le prologue, que ses enfants se coupaient impunément les membres, et au besoin la tête, sans qu'il en résultât pour eux le moindre inconvénient. Je crois qu'il avait été content de moi et qu'il me jugeait digne de goûter leurs miracles : ce qui ne me flattait que médiocrement.

« Le fait est pourtant que je demeurai pensive et embarrassée. Qu'était cela? Mes yeux n'avaient-ils point vu? mes mains n'avaient-elles pas touché? le sang avait-il coulé? J'avais beau me rappeler les tours de nos plus célèbres prestidigitateurs, je ne trouvais dans mes souvenirs rien qui approchât de ce que je venais de voir. J'avais affaire ici à des hommes ignorants et simples à l'excès; leurs tours aussi étaient de la plus grande simplicité, et ne laissaient guère de prise à l'artifice. Je ne prétends pas avoir assisté à un miracle; je raconte fidèlement une scène que, pour ma part, je ne saurais expliquer.

« J'étais fort émue, je l'avoue, et le lendemain j'écoutai sans sourire les récits d'autres faits merveilleux dont m'entretint le

docteur Petracchi, établi depuis plusieurs années à Angora et y remplissant les fonctions d'agent consulaire anglais. M. Petracchi croit que ces derviches possèdent des secrets naturels, ou, pour mieux dire, surnaturels, moyennant lesquels ils accomplissent des prodiges pareils à ceux des anciens prêtres d'Égypte. »

Voilà des faits qui non-seulement se passent à Angora, mais dans beaucoup de villes turques d'Asie.

Mais peut-être nos sceptiques, sans tenir compte de l'honorabilité parfaite de la princesse de Belgiojoso, de son esprit lucide, capable de bien observer les faits, révoqueront-ils ses assertions en doute, sous prétexte que c'est une femme, et que les femmes sont susceptibles d'illusion, d'hallucination, d'exaltation, etc. Eh bien, à ces sceptiques nous opposerons le témoignage de l'un d'eux, d'un homme cette fois, qui, vers la même époque que la princesse, est allé en Asie Mineure et a constaté les mêmes faits. Voici ce que M. Adalbert de Beaumont raconte dans la *Revue orientale* de juillet 1852, page 344.

Parlant de derviches hurleurs et tourneurs qu'il vit à Brousse, M. de Beaumont raconte différentes choses extraordinaires qu'il leur vit faire. Parmi ses récits nous lisons le suivant :

« La seconde scène s'ouvre par un hymne en l'honneur du prophète, qui se chante en jetant le corps en avant et en arrière : puis ils se rapprochent, se serrent les coudes, et, s'appuyant les uns contre les autres, se balancent de droite, de gauche et dans tous les sens, le pied droit ferme, l'autre dans un mouvement opposé au corps, tous en mesure et en cadence, hurlant en même temps les mots : *ya Allah* et *ya-hou*. Les uns gémissent, les autres sanglotent, ceux-ci versent des larmes ; tous suent à grosses gouttes, ont les yeux fermés, le visage pâle, et semblent de vrais possédés.

« Après une pause ou parfois une promenade, le troisième acte commence au milieu d'un ilahy, cantique spirituel en poésie

versance. Alors les mouvements augmentent de vitesse, suivant un crescendo que marque le chef.

« A la quatrième scène, l'accélération devient encore plus vive, la voix dégénère en cris sourds, nerveux et saccadés, sorte d'aboiement convulsif qui fait mal à entendre. Puis leurs mouvements, à droite, à gauche, en avant, en arrière, les bras appuyés sur les épaules les uns sur les autres, et si bien liés qu'on dirait les ondulations d'un serpent, acquièrent une telle rapidité et une souplesse si grande, que le spectateur lui-même en est ébloui et étourdi tout à la fois, comme si l'étincelle électrique circulait d'un bout à l'autre de la chaine, et leurs cris affreux de : *ya-hou*, *ya-Allah*, redoublent d'intensité. — Peu à peu les moins forts succombent, le cercle se rétrécit jusqu'à ce qu'enfin un seul reste, ayant continué les exercices sans les suspendre un instant.

« Les délires de nos danses françaises dans les folies masquées de l'Opéra ou dans les jardins publics, ce fameux galop infernal qui entraîne toute la salle dans son fantastique tourbillon, ressemblent aux contorsions des derviches, mais n'en approchent pas. Ces fureurs amènent à la dernière scène, la plus effrayante de toutes. Écumants comme des épileptiques, épuisés, haletants, cette fatigue et cette extension des muscles les met dans un état d'extase et d'insensibilité qu'ils appellent *halet*. C'est arrivés au dernier paroxysme de délire qu'ils commencent l'épreuve des fers rouges ; le chef les tire du brasier et les remet à ceux qui les demandent avec le plus d'ardeur et de colère. Ces hommes excités par le fanatisme, transportés d'allégresse et voyant déjà le paradis ouvert devant eux, saisissent ces fers, les mordent, les serrent entre leurs dents et les éteignent avec leur langue. D'autres prennent des couteaux et de grosses aiguilles et s'en percent le flanc, les bras et les jambes (1).

(1) L'auteur a oublié de dire que de ces blessures il ne reste après l'état de transe aucune trace. Toutes sont cicatrisées, comme cela arrive aux faquirs hindous, tibétains, aux derviches dont parle la princesse de Belgiojoso, aux Aïssaouas, comme cela arrivait aux convulsionnaires de Saint-Médard.

Ces pratiques sanglantes viennent du fondateur de l'ordre, Ahmedt Rufagi, qui, dans un de ses transports, se mit les pieds dans un brasier ardent, et fut, dit-on, guéri au même instant par une fervente prière; aussi ces fers portent-ils le nom de *gul*, rose, pour dire qu'ils sont aussi agréables à Dieu que le parfum de cette fleur. Nos possédés d'autrefois, nos convulsionnaires de Saint-Médard, étaient, comme ceux-ci, des fanatiques que l'exaltation de l'âme rendait insensibles. Sans doute parmi ces hommes il y a des jongleurs; mais la plupart ont un tel transport au cerveau, sont dans un état d'ivresse, dans un engourdissement magnétique si profond, qu'ils acquièrent dès lors une insensibilité semblable à celle des cataleptiques et des somnambules, ou comme en procure l'inhalation de l'éther, du chloroforme ou d'autres substances. »

Z.-J. Piérart.

PROPHÉTIE FAITE A L'EMPEREUR ALEXANDRE II

SUR LA POLOGNE.

— On lit dans la *Gazette des Tribunaux* de Berlin :

« L'empereur actuel de Russie fit, il y a quelque temps, une rencontre singulière. En parcourant l'intérieur de son empire, il arriva dans une petite ville habitée presque exclusivement d'israélites, qui le reçurent en sujets fidèles et respectueux. Un vieillard à la barbe blanche retombant presque sur la ceinture, et dont la poitrine était ornée d'une décoration militaire, frappa les regards d'Alexandre II.

« Le czar s'informa du nom de cet homme et apprit qu'il s'appelait Œlblatt, qu'il avait été soldat, et que parmi ses coreligionnaires on le considérait presque comme un saint. Il dédaignait toute nourriture animale, et ne vivait, depuis cinquante ans, que de pain, d'oignons et d'un peu de thé. L'empereur le

venir près de lui et lui demanda où il avait gagné la décoration. Œlblatt répondit que c'était Souvarof qui la lui avait donnée.

« — As-tu jamais été blessé ? demanda le czar.

« — L'esprit du mal n'a pas de pouvoir sur moi, dit le vieillard ; je me tenais très-souvent sur le point le plus exposé aux boulets de l'ennemi, et je ne perdis pas un cheveu.

« L'empereur sourit.

« On me dit que tu vois aussi dans l'avenir. Régnerai-je longtemps ? Serai-je heureux ?

— Tu ne régneras pas aussi longtemps que ton père ; mais tu mourras plus heureux que lui. Ton père l'a toujours été jusqu'au moment où le coup d'une mauvaise nouvelle lui brisa le cœur. Tu auras beaucoup de tourments dans ta vie, mais ta fin ne sera pas malheureuse.

« L'empereur devint sérieux.

« — Explique-toi clairement ! s'écria-t-il.

« — Avant un an, continua l'augure, ton empire ressemblera à une mer de feu ; en vain tu t'efforceras de l'éteindre. Trois puissances te feront la guerre, mais cela ne t'abattra pas. Ce qui te chagrinera davantage, ce sera de voir tes peuples se soulever contre toi.

« Après être resté un certain temps silencieux et absorbé dans ses réflexions, l'empereur ajouta :

« — Si tu dis vrai, donne-moi une preuve de la réalité de tes prédictions.

« — L'homme ne doit pas éprouver Dieu, dit le vieillard ; mais, afin que tu reconnaisses la véracité de mes paroles, écoute : dans une heure, un messager arrivera près de toi à la hâte pour t'annoncer qu'il a été commis une tentative d'assassinat sur l'un de tes serviteurs les plus zélés, et que le coup fatal a été heureusement détourné. N'y ajoute pas foi ; l'assassinat n'a pas eu lieu ; ce récit n'est inventé que pour t'exciter contre tes sujets.

« Le czar congédia le vieillard. Il était alors onze heures du

matin. A midi précis, un messager arri
qu'on a attenté aux jours de Wielopolski.

« — Comment savoir la vérité ? s'écria l
fasse de nouveau venir ce vieillard israélite !

« Ce fut en vain. Pendant l'heure qui venai , le vieillard avait été soudain frappé d'apoplexie, et l yé du czar ne trouva qu'un cadavre. »

UN ABONNÉ AU RÉDACTEUR DE LA *REVUE SPIRITUALISTE*

COMMENTAIRE A CE PROPOS.

—

Mon cher Piérart,

Votre dernière livraison contenait, en même temps qu'une lettre très-bien sentie de M. Home, un appel qui ressemble trop à un cri suprême pour ne pas émouvoir tous ceux qui s'intéressent à votre œuvre et à vous. Peut-être, dans l'amertume de vos pensées intimes, vous est-il arrivé de vous demander pourquoi ce délaissement, ces luttes inexorables, alors qu'à côté de vous un autre patronage voyait grandir son influence et réussissait à passionner, malgré l'absence de critérium scientifique et d'investigations sérieusement poursuivies.

Si je m'aventure sur ce terrain, mon ami, c'est que nous n'avons que l'amour au cœur et que les questions de personnes disparaissent devant le rayonnement de l'idée. Or peu importe l'école, si le travail se fait. Aimons-les tous, ces hommes de bonne foi, quel que soit le sentier qui les mène. Notre but commun n'est-il pas la démonstration mathématique de l'existence de Dieu et la constatation de cette existence par les phénomènes de la communion des vivants avec les morts ?

Le berceau de toute vérité flotte dans une brume que peu de regards peuvent percer. L'erreur prend corps, alors, dans le mirage causé par l'imperfection des sens ; mais, à mesure que la vérité s'élève, elle se dégage et se purifie. Dieu seul sait l'heure où tous les fronts se prosterneront devant son épanouissement !

Tous donc, nous qui nous proclamons spiritualistes ou spirites, nous avons les yeux fixés sur un même port qui doit nous réunir un jour. Mais les uns marchent résolûment dans l'affirmation, flamboyants de foi, s'inquiétant fort peu des erreurs possibles. L'expansion est leur force, et c'est pourquoi, apôtres de la première heure, ils pourront rassembler les âmes et faire jaillir sur elles les lueurs d'une vérité à son aurore. Les autres, au contraire, — et ceux-là, mon ami, doivent savoir se résigner, attendre et souffrir, — redoutant le sable mobile qui n'éclaire pas la science, avancent lentement, n'admettent qu'après contrôle, réservent leurs jugements, soumettent le sentiment à la raison, et choisissent péniblement, mais soigneusement, les matériaux de certitude qui doivent composer leur édifice. On n'entraîne que par un credo. Peu importe sa valeur réelle, pourvu qu'il réponde en partie aux palpitations des cœurs.

La force de l'autre école est dans l'existence de son affirmation.

Est-ce à dire, mon ami, que notre réserve soit un manque de foi ? A Dieu ne plaise que je blasphème ainsi nos saintes croyances ! Mais il m'a semblé qu'il était temps de mettre au grand jour, non point les dissidences, — je répète que nous devons nous aimer les uns les autres sans acception d'école, — mais les voies diverses dans lesquelles chacun de nous se sent poussé. Les spirites s'adressent plus exclusivement aux sentiments affectifs de l'âme, non point dans leur symbole, mais dans leurs procédés. Puissent-ils cheminer dans l'amour, entraînant la foule sur leurs pas. Nous, mon ami, nous sommes saisis par l'inflexible étau de l'analyse. Il nous sera moins donné de pas-

sionner, mais c'est à nous de cheminer dans la lumière et de la répandre sur toute voie. Faites donc un appel suprême à tous ceux qui veulent *savoir* ce qui leur est offert à croire, à tous ceux qu'un doute, une espérance, un cri secret, une aspiration, prédisposent à chercher la vérité pour y trouver un refuge; à tous les esprits sérieux qui dédaignent de s'abriter derrière l'orgueil insensé d'une négation, à tous les hommes qui éprouvent le besoin d'un abri sûr au milieu du naufrage des croyances et du chaos des idées, à tous ceux qui sentent en eux l'infini, mais qui veulent en avoir la preuve.

Conviez-les tous, sans distinction d'école; ouvrez-leur vos colonnes; que votre tribune soit accessible à tous les travailleurs consciencieux; que tous, enfin, se groupent autour de vous pour soutenir vos efforts, comme il convient à des hommes qui ont une foi.

Tout à vous d'amitié.

L. Favre Clavairoz.

Nous remercions du plus profond de notre cœur le signataire de la lettre qu'on vient de lire des paroles amies qu'il a bien voulu nous adresser. M. Favre, nous devons le dire, a plus que des paroles, il a des actions; il est un de ceux qui ont les premiers et le plus sympathiquement répondu à notre appel pour le soutien de *l'œuvre de la propagande spiritualiste*. Qu'il nous permette donc d'ajouter quelques mots de rectification aux bonnes paroles toutes fraternelles qu'on vient de lire.

M. Favre appelle les spirites des apôtres de la première heure. Nous devons dire qu'ils ne sont pas plus de la première heure que nous. La *Revue spiritualiste* a commencé à paraître en février 1858, à la même époque que la *Revue spirite*. Mais déjà à cette époque il y avait longtemps en France que des articles affirmatifs de nos croyances avaient paru çà et là dans les

journaux, et ces articles, il faut le dire, continuaient une tradition qui n'a jamais été interrompue en Europe. Ce que nous avons dit à propos de Swedenborg, de Lavater, de Saint-Martin et d'une foule d'autres, le prouve. Bien plus, les questions spiritualistes, telles que nous les avons posées, c'est-à-dire sur le terrain des faits, de la recherche et de la discussion critique, avaient été le seul point de vue sous lequel on les avait alors envisagées dans notre pays. Est-il besoin de rappeler ici, entre autres journaux, ceux des *Tables parlantes* et du *Magnétisme ?* Nous n'avons donc fait que continuer un travail d'élaboration, de recherches, d'études, de discussions, commencé avant nous. Pourquoi ce travail qui répond tant aux tendances d'esprit de la partie éclairée de la société française n'a-t-il pas eu plus de succès ? Cela tient à diverses causes. D'abord, l'école que nous nous sommes efforcés de faire prévaloir, faute d'avoir trouvé des soutiens suffisants, n'a pas été assez connue. Elle n'a pas été assez connue aussi, parce que des journalistes sceptiques et rationalistes, à qui nous nous sommes adressés pour la faire connaître, n'osant s'en moquer, et cependant ne pouvant y adhérer, ont préféré n'en pas parler. Pendant ce temps une autre école était l'objet constant de leurs sarcasmes. Mais ces attaques attiraient sur elle l'attention générale. Les *credo*, les catéchismes, les livres qu'elle mettait au jour avec une assurance vraiment remarquable, peu ratifiés des penseurs, l'étaient beaucoup des personnes qui, avant tout, éprouvent le besoin d'affirmer, et qui, ne pouvant ou ne voulant se donner le soin de trouver des solutions par elles-mêmes, aiment qu'on les leur présente toutes trouvées. Comme il est de l'essence du cœur humain d'être attaché de prédilection à l'objet premier de ses croyances, aux affirmations dont on s'est tout d'abord imprégné, il s'en est suivi que le peu de spirites qui ont pu avoir connaissance de notre école n'en ont aimé ni l'esprit ni les tendances. Ajoutons à cela que nous avons eu en face de nous des gens qui ont eu recours à une foule de petits moyens toujours efficaces pour la réussite

du côté matériel d'une entreprise. Ces petits moyens, il était dans notre caractère de les repousser, partant de ce principe que ce qu'il faut chercher avant toute chose, c'est la vérité, et qu'il est des questions où la moindre habileté est un crime. Aussi, tandis qu'il était permis à une *société spirite* de se former, de s'étendre, d'attirer à elle des adeptes de toute croyance, même de nombreux catholiques, sur les bases d'un *credo* qui est la négation la plus radicale du principe chrétien, il nous était par deux fois refusé de constituer une *société spiritualiste*. Notre projet de société cependant déclarait n'avoir en vue que de rechercher dans l'ensemble des faits et des doctrines tout ce qui pouvait servir à l'étude des facultés de l'âme et à la démonstration de son immortalité; il prenait de plus l'engagement de fuir toute discussion politique, sociale ou religieuse, et de se tenir sur le pur terrain de la recherche scientifique, du débat philosophique. Quand ceux qui s'étonnent parfois de l'acrimonie de notre langage voudront s'édifier sur la légitimité de nos plaintes, ils n'auront qu'à considérer ces faits et surtout passer dans notre bureau, ils y apprendront des choses qui leur montreront qu'il y a une attitude préférable à la mansuétude des paroles, c'est la bonté des actions secrètes, la franchise et le courage des procédés. Mais notre position est ainsi faite : nous devons souffrir et ne pas nous plaindre. Bien qu'il ait été permis de tout temps aux hommes d'attaquer les actions, les principes et les systèmes qui leur paraissaient dangereux, erronés ou déshonnêtes, les doctrines qui leur étaient contraires (les luttes incessantes, passionnées du christianisme et des écoles philosophiques, en sont une preuve), bien que le passé tout entier de l'humanité montre que la vérité jaillit du choc des opinions, on nous fait un crime de nos discussions. Des journaux, nous confondant avec les spirites, ne veulent pas s'occuper de nous, attendu que le *spiritisme* est une chose jugée, condamnée, et sur laquelle il n'y a plus à revenir; et, quand nous élevons la voix pour dire que nous sommes loin d'être spirites, qu'au contraire nous n'avons

cesse de protester contre le nom de cette école, ses façons de faire, de raisonner et de prouver, aussitôt des voix émues se lèvent pour nous faire un crime de nos protestations.

Comme on le voit, notre position est difficile et peu encourageante. Que faire? Protester encore, protester toujours en attendant que des moments plus heureux se présentent, qu'une situation plus judicieuse, plus logique, plus éclairée, surgisse. C'est ce que nous avons pu faire, grâce aux quelques bons amis que Dieu nous a envoyés et qui nous ont soutenu dans les phases difficiles que nous avons traversées. Mais ces amis n'ont pas été nombreux. Beaucoup ont eu plus de paroles que d'action. Espérons que bientôt, légion puissante, nous pourrons présenter au siècle l'idée spiritualiste telle que nous l'avons toujours comprise, et telle qu'il la lui faut présenter si, au lieu de succès faciles, mais éphémères, on vise à donner au grand édifice de l'avenir de profondes et solides bases, de ces bases qui puissent le préserver du sort de tant de doctrines mystiques qu'on a vu si souvent crouler devant les assauts de la raison humaine ou sous le poids de leurs propres extravagances.

Z.-J. Piérart.

CHRONIQUE SPIRITUALISTE.

La Vie de Jésus, par M. Renan. — Les *Mémoires* de M. Home. — Réponse à M. Oscar Comettant, collaborateur du *Siècle*.

—

On a dit que notre siècle était un siècle tout positif, tout matérialiste, ne s'occupant que de machines, de vapeur, que d actions de banque et de chemins de fer, que de soirées dansantes et de parties de campagne, que d'engrais et de bestiaux ; on a dit de plus que pour toute autre question les hommes et les

femmes de ce siècle étaient en grande partie tenus sous la férul de l'orthodoxie sacerdotale, qui ne leur laissait goûter de l'ali ment religieux que les morceaux qu'elle avait bien voulu tran cher et accommoder elle-même. Eh bien! l'apparition de la *Vi de Jésus*, de M. Renan, et le succès extraordinaire que ce livr a eu en très-peu de temps, est une réponse à cette manière d voir. Il est prouvé aujourd'hui que notre siècle n'a pas cette in différence en matière de religion que l'illustre Lamennais lui tant reprochée, qu'il aime à discuter, à philosopher sur les ques tions de dogme, et que le clergé l'influence beaucoup moins qu les gouvernements n'ont eu l'illusion de le croire.

Nous en sommes charmé pour notre compte. C'est à ce titre que nous saluons l'apparition du livre de M. Renan.

Nous disons *à ce titre*, car, comme historien et comme spiritualiste, nous protestons contre ce livre. Il manque parfois de profondeur et de véritable érudition historique. Il n'est pas à la hauteur des plus récents travaux de l'exégèse allemande; il méconnaît enfin le caractère sous lequel Jésus doit être, avant tout et au-dessus de tout, envisagé, c'est-à-dire le mystique, le thaumaturge, le voyant par excellence, le prophète qui a su donner à sa parole la sanction toujours émouvante et retentissante du miracle. Nous le disons : après le livre de M. Renan, l'histoire véritable de Jésus est encore à faire.

Rendons-lui justice toutefois pour le courage qu'il a eu à mettre un tel livre au jour. Rendons-lui justice aussi pour avoir rejeté ces doctrines par lesquelles on vit les Dupuis, les Volney, les Strauss, etc., nier jusqu'à l'existence de Jésus, l'expliquer comme étant le résultat de légendes faites après coup, habillées sur le patron d'allégories astronomiques, de symboles théogoniques empruntés aux religions anciennes. Il y a bien du paganisme dans le christianisme, et beaucoup; nous nous sommes déjà sommairement expliqué à ce sujet; mais de là à aller faire de Jésus un mythe du soleil, il y a une différence énorme.

Pour M. Renan Jésus est un sage, un philosophe, un législa-

eur, pour parler comme au temps de Massillon et de Voltaire, qui a apporté un grand enseignement moral et religieux et qu'on s'est plu à déifier après sa mort ; mais il n'a jamais fait de miracles, car, selon M. Renan, les faits qu'on appelle miraculeux ou merveilleux n'existent pas, on n'a jamais pu les prouver.

Nos lecteurs savent le fond de nos idées relativement à Jésus. Nous avons montré qu'il n'a rien apporté de nouveau comme dogme et comme morale ; que les faits nouveaux qu'on lui doit réellement, et pour lesquels il a mérité l'admiration du monde et la bénédiction des siècles, c'est le premier exemple de la vulgarisation, sans distinction de race et de caste, de hautes vérités maintenues jusqu'à lui à l'état isotérique, vérités parmi lesquelles se trouvait l'institution du mariage, c'est-à-dire la réhabilitation de la femme, et la négation des renaissances expiatoires qui devait amener le renversement du régime des castes et de l'esclavage. Nous avons aussi formulé cette opinion, que, si Jésus s'est dit Dieu, il ne l'a fait que dans le sens qu'il explique lui-même au chapitre x selon saint Jean, et que, s'il a fait des miracles, c'est parce que, comme le Bouddha, Moïse, Elie, Pythagore, Empédocles, Apollonius de Tyanes, il avait connu les secrets de la magie divine, et que, comme tant d'hommes avant et après lui, il s'était éminemment spiritualisé, rapproché de Dieu, notre principe à tous, et auquel chacun de nous tient si étroitement par les facultés de son âme.

Mais M. Renan ignore ces idées, qui ont été pourtant le fond de tout l'enseignement philosophique des Orientaux et de l'école d'Alexandrie, dont tant de faits arrivés à toutes les époques et chez tous les peuples sont une consécration, et il les ignore parce qu'il n'a voulu ni les connaître, ni les chercher, ni les étudier. M. Renan est, avec MM. Flourens, Alfred Maury et Figuier, un de ceux à qui nous avons envoyé notre *Revue* et que nous avons conviés à des séances de spiritualisme expérimental, et desquels nous n'avons pas même reçu un accusé de réception !

. . . . . .

Si M. Renan eût voulu faire ce que doit avant tout faire un savant du XIXe siècle, c'est-à-dire connaître les faits avant d'en parler, cela lui eût été chose facile. Il n'y a pas au monde un ordre de phénomènes qui ait été si souvent signalé que les manifestations spiritualistes. L'histoire des religions en est pleine; on les retrouve partout, dans les relations des voyageurs, dans les procès de sorcellerie dont les minutes encombrent nos dépôts d'archives. Bien plus, l'époque des miracles a reparu; des prodiges éclatent de toute part; ils sont parfaitement enregistrés et attestés, y compris ceux que le plus grand chimiste du siècle, l'illustre docteur Robert Hare, de Philadelphie, un converti qui a eu le courage de son opinion, a confessés dans son remarquable livre: *Le spiritualisme scientifiquement démontré*. Nous engageons beaucoup M. Renan à lire ce livre d'un savant qui, aussi bien et mieux que lui peut-être, savait ce que c'était *que* d'observer un fait, d'en faire l'analyse.

Mais que disons-nous? tandis que M. Renan niait le surnaturel dans l'antiquité, paraissait un livre plein de témoignages on ne peut plus honorables, où les faits les plus prodigieux sont racontés, attestés comme étant arrivés de nos jours, en pleine Europe civilisée, dans Londres, dans Paris, à quatre pas de l'Institut. Nous voulons parler des mémoires de M. Home, publiés dernièrement par Dentu, sous le titre de *Révélations de ma vie surnaturelle* (1). C'est ici le lieu de dire quelques mots de ce livre remarquable, non par son style et les idées qui y sont exprimées, mais par la haute signification des faits qui y sont contenus.

En Angleterre, où le livre de M. Home a été beaucoup apprécié, il a été publié sous le titre de *Incidents de ma vie*, titre préférable, par sa modestie et sa simplicité, à celui qu'a cru devoir adopter l'éditeur français. En effet, il n'y a aucune révélation dans le livre de l'illustre médium, et pour sa caractérisa-

(1) Un vol. in-12, prix : 3 fr. 50 c.

tion au point de vue du surnaturel, le nom de M. Home suffisait. D'ailleurs, aux yeux de ce dernier, il n'y a pas de surnaturel, et nous sommes de son avis. Tout se fait en vertu de lois naturelles. Si les lois ordinaires, les lois connues de la nature, semblent parfois suspendues dans les manifestations médianimiques, ce n'est point par l'effet d'une dérogation à ces lois, mais c'est par l'effet de forces supérieures encore inconnues et que la mission du spiritualisme est de chercher à démontrer, tandis que le devoir des savants est de les constater, pour tâcher de les expliquer.

Selon nous, le monde spirituel, monde des causes, est partout juxtaposé au monde physique, le monde des effets. S'il existe entre eux une solution de continuité, elle n'est qu'apparente : car, par son âme, l'homme, quoique étreint dans les liens du monde physique, peut toujours retrouver le monde spirituel, s'y rejoindre et agir sur lui. Celui qui est parvenu tout particulièrement à ce résultat, de manière à faire agir les éléments spirituels sur le matériel, est le médium par excellence. Il est l'instrument, l'intermédiaire, le véhicule, si l'on peut s'exprimer ainsi, dont se servent les Esprits pour prendre au milieu ambiant les fluides, les forces vitales nécessaires à leur manifestation. Plus ce milieu sera sympathique, harmonisé, bienvoulant et croyant, plus les manifestations seront grandes, parce qu'alors mieux les rouages fonctionneront. M. Home est un de ces médiums. A de certaines heures, quand sa santé le permet et que les Esprits le croient bon et possible, ils se servent de lui pour se manifester diversement, et de là ces faits que nous avons vus, qui ont tant surpris et ému ceux qui en ont été comme nous témoins. Le nombre en a été grand, et M. Home compte parmi les croyants qu'il a faits plusieurs têtes couronnées. Nous croyons à tout ce qu'il dit dans son livre, parce que les faits que nous avons observés nous font regarder comme vrais, comme possibles, tant d'autres dont il fait mention, et il en omet beaucoup; parce qu'enfin un grand nombre de témoins oculaires nous ont attesté

avoir, comme nous, vu, bien vu. Nous écrivons aujourd'hui ces lignes à Londres, dans un salon où M. Home s'est enlevé au plafond, où il a obtenu des écritures directes, et où des meubles se sont déplacés sans contact, ont plané en l'air et sont allés seuls d'une extrémité du salon à l'autre, etc. Nous croyons d'autant plus, que M. Home est un homme honorable, sur la modestie et la sincérité duquel nous sommes parfaitement édifié. En 1858, étant occupé à faire sa biographie, nous avions recueilli plusieurs faits dont les journaux avaient parlé et qui tendaient à le montrer comme possédant des facultés plus grandes encore que celles qu'on lui attribue. Il nous engagea à ne point insérer ces faits, attendu qu'ils étaient le résultat d'exagérations mensongères. Alors comme depuis nous avons été à même d'apprécier sa parfaite loyauté.

M. Home, comme tous les hommes qui s'appliquent à faire prévaloir des vérités contestées, contraires aux préjugés reçus, aux préventions, aux ignorances ou aux enseignements dominants, n'a pas été épargné par l'opinion. On a mis sur *son* compte je ne sais combien d'histoires, de faits de jonglerie aussi absurdes qu'impossibles. La meilleure réponse qu'il y ait à faire à ces propos, c'est l'intermittence souvent répétée des facultés du médium ; c'est l'impossibilité où il se trouve parfois, malgré les plus hautes considérations, les motifs les plus impérieux, de provoquer le moindre fait. S'il y avait, dans ce qu'il a l'avantage d'obtenir, de la jonglerie, cette jonglerie fonctionnerait en tout et partout, et le médium ne se trouverait pas embarrassé et pris au dépourvu, comme il l'a été si souvent, soit dans de grandes occasions, soit dans des cercles d'amis bienveillants et croyants. Cela montre que les agents qui opèrent en sa présence ne sont pas lui ; qu'ils ont une volonté à eux, que cette volonté est *loin* d'être sienne, et qu'il y a parfois pour eux des impossibilités, des empêchements avec lesquels ils sont obligés de compter.

Un feuilletoniste du *Siècle*, M. Oscar Comettant, a cru devoir dernièrement faire de M. Home et de son livre une critique aussi

peu bienveillante qu'elle dénote de la part de celui dont elle émane une parfaite ignorance des questions spiritualistes. Il confond M. Home avec les spirites, bien qu'il n'ait avec eux rien de commun. M. Home n'a pas enseigné que l'âme est un attribut de l'homme, que les manifestations médianimiques sont choses nouvelles, qu'on peut être bon catholique en croyant au dogme des réincarnations dans la matière terrestre. Il revendique, non la qualification de spirite, mais le titre tout à fait logique de spiritualiste, répandu partout, en Angleterre et en Amérique. Il n'a pas la prétention de tenir des Esprits des révélations plus ou moins fondées et de trancher par ce moyen les plus graves questions. Tout ce qu'il se borne à faire, c'est d'admettre aux faits qu'il a le don de provoquer des témoins qui, par leur nature d'esprit, leur sincérité, leur amour de la vérité, sont non-seulement susceptibles de ne pas paralyser les manifestations, mais encore capables de les bien observer et d'en rendre témoignage. Il n'entend pas poser ces manifestations comme une sanctification de sa personne, comme une sorte de sanction divine qui serait donnée à telle et telle doctrine qu'il lui plairait d'adopter de préférence. Tout ce qu'il en attend, c'est que l'observateur en fasse son profit pour l'établissement et l'élucidation de grandes et consolantes vérités trop longtemps méconnues. Voilà la seule mission qu'il s'est imposée, et par cela même on peut voir quelle immense distance le sépare des Cagliostro, des mystagogues, des charlatans modernes. C'est là une voie dans laquelle nous nous sommes toujours plu à l'applaudir, et nous prions le Ciel de l'y maintenir jusqu'au bout en bénissant ses efforts.

Etablir les faits qui précèdent, poser ces considérations, c'est répondre aux critiques de M. Oscar Comettant. Le collaborateur du *Siècle*, méconnaissant le véritable caractère des manifestations spiritualistes et les lois qui les gouvernent, leur apparition dans tous les temps et à toutes les époques, oubliant que l'enseignement des vérités qui en découlent a été le point de départ de toutes les religions, la base des plus hautes philosophies connues, qu'une foule d'hommes éminents y ont cru et y croient

encore, le collaborateur du *Siècle*, disons-nous, se répand en plaisanteries de mauvais goût à leur endroit. Il les nie carrément. Comme entre gens d'honneur une affirmation vaut une négation, nous dirons à M. Comettant, avec l'autorité d'un homme qui a cherché le fait autant qu'il est permis à tout mortel de le faire ici-bas, qui a vu, mille fois vu et bien observé, nous lui dirons que les manifestations dont il parle si cavalièrement existent.

Il met au défi M. Home de les lui prouver. Nous ne savons si M. Home croira utile à la vérité de relever un tel défi. A l'heure qu'il est, il importe peu à la cause spiritualiste que cela soit. Au témoignage de M. Comettant près, la vérité n'en fera pas moins son chemin. Toutefois supposons que la chose ait lieu, et d'une manière parfaitement concluante; supposons de plus que le feuilletoniste du *Siècle*, différent en cela de tant d'autres qui ont vu et qui ont eu soin de ne rien attester du tout, veuille bien donner son témoignage : que ferait ce témoignage pour le progrès de la cause spiritualiste ?

Dans le livre de M. Home se trouvent les témoignages d'une foule de personnes, avec la facilité de s'assurer de leur réalité. Si ces attestations n'ont point suffi à M. Comettant pour croire, comment peut-il prétendre qu'on puisse se rendre à ses attestations propres. Chacun de ses lecteurs ne sera-t-il pas en droit de formuler à son endroit les mêmes réserves, les mêmes critiques, les mêmes soupçons d'hallucination, de crédulité, de jonglerie, que ceux qu'il a osé insérer dans le *Siècle*. Il faudra donc un miracle, un déplacement de M. Home, pour chaque lecteur incrédule. Voilà pourtant la situation curieuse où l'on est conduit par le système de rejeter en tout et partout l'autorité du témoignage et la bonne foi de personnes aussi désintéressées dans leurs attestations que fondées dans leurs bonnes méthodes d'observation.

Z. J. PIÉRART, *Propriétaire Gérant.*

Paris.— Imprimerie Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.

Aperçu de quelques-unes des matières qui paraîtront dans les prochaines livraisons de la *Revue spiritualiste*.

Articles de fonds, Controverses ou Déclarations de principes. — Aux sceptiques savants qui se déclarent parfaitement édifiés sur le peu de fondement du spiritualisme, sans l'avoir examiné, ni étudié. — Les phénomènes spiritualistes, les manifestations *médianimiques* sont des faits aussi anciens que le monde ; ces faits ont constitué le principal domaine de toutes les religions, le fonds commun de la plupart des philosophies anciennes. — Aveuglement incompréhensible de ceux qui en nient la réalité. — De l'existence des bons et des mauvais Esprits. L'élévation des pensées, le détachement de la matière, la noblesse du caractère, la générosité du cœur, la pratique de toutes les vertus, sont les conditions indispensables pour être en rapport avec les premiers. Du peu de fondement des communications émanées des seconds. — La question à l'heure qu'il est n'est pas de tirer des Esprits des révélations, des enseignements qui, au point où en est la science spiritualiste, ne sauraient pas toujours avoir des garanties de certitude ; mais ce qu'il importe le plus, c'est de démontrer théoriquement et pratiquement que l'âme est immortelle et qu'elle peut, après sa séparation du corps, se manifester à nos sens. — Les communications *médianimiques*, donnant des préceptes de la plus pure morale, toutes sortes d'avis salutaires, guérissant des malades, doivent-elles être attribuées à l'Esprit du mal ? — Satan a-t-il jamais existé, ou n'est-il qu'une importation des doctrines mazdéennes dans les religions de l'Occident ? — Doit-on condamner ceux qui entrent en commerce avec les Esprits, qui les provoquent à se manifester ? Les manifestations *médianimiques*, au lieu d'être chose pernicieuse, ne sont-elles pas au contraire de nature à réveiller le sentiment religieux, à faire affirmer avec plus de force les vérités les plus consolantes de la religion ? — Des procès de sorciers au moyen âge ! Anathème à ceux qui, pendant si longtemps, en étouffant dans la flamme des bûchers la plus consolante et la plus féconde des vérités, l'ont empêchée d'éclore !

Études et Théories. — Analyses particulières d'ouvrages. — Essai de psychologie au point de vue de l'immortalité de l'âme. — La science en présence du spiritualisme. — Initiation aux différents modes et aux diverses natures de manifestations spiritualistes. — Traces du spiritualisme dans l'histoire et examen sous ce point de vue du livre chinois *Des récompenses et des peines*, des *Vedas*, du *Zend-Avesta* (notamment des livres désignés sous les noms de *Vespered* et de *Boun-Dehesch*), de la *Bible*, de la *Misna*, du *Talmud* et de la *Kabale*, des *livres hermétiques*, des poésies d'Hésiode, d'Homère, de l'*Edda*, ainsi que des croyances des peuples sauvages, etc. — Examen, au point de vue spiritualiste, du brahmanisme, du mazdéisme, des doctrines religieuses des Chaldéens et des prêtres égyptiens, des Pélasges et des Étrusques, du judaïsme, du polythéisme, du druidisme, du bouddhisme, du néo-platonisme, du mithriacisme, du manichéisme, du gnosticisme, du quiétisme et d'une foule d'autres sectes religieuses. — Filiation des doctrines spiritualistes à travers les âges, leur existence dans les mystères d'Isis et de Sérapis, dans ceux de Cybèle, de Samothrace et d'Éleusis, chez les francs-maçons, les templiers, les différentes sectes d'illuminés, etc. — Le spiritualisme constituant le fond des divers procédés de la magie. — Recherches sur les doctrines émises par Celse et sur la réfutation qu'en a faite Origène. — Examen des auteurs anciens qui ont écrit sur les spectres, les visions, les apparitions, les évocations, la divination, les songes, etc. — Ouvrages les plus célèbres du moyen âge et de la renaissance traitant des mêmes matières. — Auteurs spiritualistes des temps modernes, analyse de leurs œuvres. — Des procès de sorciers. — Coup d'œil sur les possessions et histoire de quelques-unes des plus remarquables qui aient eu lieu en divers pays.

Biographies. — M. Home, sa biographie, réflexions et réfutation à son sujet. — Pythagore, Apollonius de Thyanes, Sosipâtre, sainte Perpétue, saint Cyprien, Merlin. — Sainte Hildegarde, sainte Mechtilde, sainte Brigite, sainte Gertrude, sainte Catherine de Sienne, saint Pierre d'Alcantara, sainte Alma, saint Bernard, Agnès de Bohême, saint Dominique, saint Copertino, Marie d'Agreda, saint Bernardin, le bienheureux Gilles, la dame Diaz, Christine l'admirable, sœur Adélaïde d'Aldelhausen, Espérance Brenegolla, sainte Colette, Dalmas de Girone, Bernard de Courléon, le frère Maffei, Jeanne Rodriguez, Dominique de Jésus-Marie, Theodesca de Pise. — Elisabeth de Falkenstein, Oringa, Venturin de Bergame, Damien Vicari, le carme Franc, le dominicain Robert, Savonarole, Cardan, Nicole Aubry, Jeanne Fery, Brandano, Brocard, Marie des Valées, Antoinette Bourignon, Marie Alacoque, Élisabeth de Ramphaing, sainte Thérèse, madame Guyon, Cagliostro, Swedenborg, Jacob Bœhm, saint Martin, la voyante de Prevurts, Marie de Mærl, Davis, Willis, etc., etc.

PUBLICATIONS MAGNÉTIQUES OU SPIRITUALISTES

QU'ON TROUVE AU BUREAU DE LA *Revue spiritualiste*

L'Immortalité, par Alfred Dumesnil 3 50

Rome chrétienne dévoilée, ou Révélation du Mystère de la Tradition apostolique . . . . 2 »

La Religion d'harmonie, par le docteur Dechenaux. 1 25

Philosophie de la religion. Théologie, Cosmologie et Pneumatologie, par M. Matter, 2 vol. in-12. . . . . 7 50

Les Ennéades de Plotin. 3 vol. 22 50

La Magicienne des Alpes, ou le Spiritualisme au XVe siècle . 2 »

Pneumatologie positive et expérimentale. *La réalité des Esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe*, démontrée par le baron L. de Guldenstubbé. . . . . 5 »

Fables et Poésies diverses, par un Esprit frappeur . . . . . . 2 »

La Morale universelle, par M. de Guldenstubbe. 1 volume in-12. . . . . 3 »

Le Spiritisme en Amérique, par Clémence Guérin . . . . . 1 »

Biographie de A. S. Davis, par la même. . . . . 1 »

Les Habitants de l'autre monde, Révélations d'outre-tombe, par Camille Flammarion. 1 »

Esprit de vérité, ou Métaphysique des Esprits, par D. Buret 1 50

Les Manifestations des Esprits. *Réponse à M. Viennet*, par Paul Auguez. 2 50

Spiritualisme, faits curieux, par le même 1 50

Vie de Jeanne d'Arc, dictée par elle-même à Ermance Dufaux. 3 »

Pensées d'outre-tombe, par M. et Mlle de Guldenstubbé . . 1 »

Conversations et Poésies extranaturelles, par M. Mathieu, précédées d'*Un mot sur les tables parlantes*. 2 brochures . . 1 50

Encyclopédie magnétique et spiritualiste, par Cahagnet. 4 vol. parus. . . . . 16 »

Arcanes de la vie future dévoilée, par le même. 3 vol. . . 15 »

Affaire curieuse des possédées de Louviers, par Z. Piérart. . . . . 1 »

Vie de notre Seigneur Jésus-Christ, D'APRÈS LES VISIONS DE CATHERINE EMMERICH. 8 volumes. . . . . 16 »

Vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate, nouvelle traduction par M. Chassang. . . . . 7 »

Saint Martin, son maître Martinez et leurs groupes, par M. Matter . . . . 7 »

(On se charge d'adresser franco à domicile chacun des ouvrages ci-dessus, contre payement par une voie quelconque du montant de ces ouvrages augmenté de 10 p. 100 de leur prix, en plus, pour frais de poste, et de 20 p. 100 pour l'étranger. On est prié d'écrire directement et non par l'intermédiaire des libraires.)

Paris, Impr. de Jouaust père et fils, 338, rue Saint-Honoré.